

LE POIDS D'UN ANGE

EUGEN URICARU

LE POIDS D'UN ANGE

Traduit du roumain par Marily Le Nir

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original: *Cât ar cântări un înger*



Ouvrage traduit et publié avec le concours
de l'Institut culturel roumain

© 2008, by Eugen Uricaru
© 2017, Les Éditions Noir sur Blanc,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-469-2

1

On entendait d'abord le bruit sec des portières, comme un claquement de mains, puis, les marches en bois grinçaient sous le poids des pas, ils montaient sans se presser, comme à contrecœur, avec le souffle court de ceux qui passent presque tout leur temps enfermés dans des pièces sombres, sentant le moisi, le tabac et la sueur aigre. Ce n'était pas la chaleur qui les faisait suer, ils suaient à cause de l'ennui, de leur ras-le-bol d'être là, au lieu de courir après les délinquants par monts et par vaux.

Alors, il se rendait compte qu'ils étaient devant la porte et, à cet instant, la peur le quittait. Jusque-là, oui – il avait eu peur, mais plus maintenant. Même en allant ouvrir – avant qu'ils ne cognent contre la porte avec leurs godillots, leurs poings ou la crosse de leur arme. De toute façon le bois gondolé serait sorti de ses gonds dès le premier coup. Il y avait plus de quinze ans qu'il attendait cet instant et cet instant devait arriver. Ce sera sans doute un instant faste, car il sera débarrassé de la peur. Il se sentira même de bonne humeur, ou au moins ce sera comme avant qu'il ne pense devoir être arrêté. Une sensation d'émotion légère, pas vraiment d'inquiétude, mais de l'émotion, oui. Il avait compris en lisant les journaux qu'il serait arrêté un beau jour. Ça se passait comme ça. En réalité, la vague d'arrestations n'avait pas commencé soudainement,

comme on aurait pu le croire. Avant le début des arrestations proprement dites, il y avait eu une période de quelques mois, peut-être même une année, où la plupart des futurs interpellés apprenaient par les journaux, ou par les rumeurs – toutes les rumeurs n'étaient pas publiées, mais toutes étaient confirmées –, qu'ils étaient coupables de ceci ou cela. Certains se découvraient instruments de machinations criminelles, voire carrément criminels, d'autres étaient coupables d'être nés, de porter le nom de famille qu'ils avaient reçu en venant au monde. Ce furent les premiers à comprendre ce qu'on leur préparait. Les autres pensaient encore pouvoir s'en tirer : le filet qui se déployait au grand jour aurait peut-être quelques mailles plus larges, plus indulgentes. Ces derniers savaient comment va la vie, ils étaient habitués, ils faisaient de savants calculs ou avaient appris que le diable n'est pas aussi noir qu'on le dit, il leur était même arrivé d'avoir affaire à lui au cours de leur existence. Ils pouvaient se livrer à ce genre de supputations quand ils perdaient leur temps dans les gares, les marchés, ou les queues devant les centres de distribution de secours. Ils ne se rendaient pas compte à quel point ils se nourrissaient d'illusions, car, en fait, aussi bien dans les gares que sur les marchés, et même dans les queues, ils se retrouvaient entre eux et s'abusaient mutuellement. Les autres se moquaient, comme toujours, de ce qui se passait.

Lui-même était pratiquement inconnu en ville, c'est du moins ce qu'il se figurait, il ne faisait pas partie de ceux aux noms retentissants et ne croyait pas entrer non plus dans l'autre catégorie. Il était pratiquement inconnu, parce qu'il était arrivé à Peta avec la première vague de réfugiés. La chute de Cernăuți¹ aux mains des Russes avait soulevé simultanément une vague d'hystérie et d'épouvante générale, depuis les hauts fonctionnaires, dont il faisait partie, jusqu'aux paysans les plus clairvoyants, ceux qui avaient mis le nez dans la politique ou l'administration locale. L'occupation soudaine de la ville avait fait se précipiter la plupart d'entre eux à l'autre bout du pays. Ils souhaitaient tous, y compris lui-même, être le plus loin possible *d'eux*, c'est-à-dire des Russes. Pour sa part, il n'avait

1. Capitale de la Bucovine, région du nord-est de la Roumanie, passée sous domination soviétique par la suite. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

pas fait le bon choix, car juste un an après qu'il s'y fut réfugié, une garnison soviétique prenait ses quartiers à Peta. Ils ne s'étaient pas installés partout, mais, là, à Peta, ils avaient occupé le château de Collwitz et ne comptaient pas du tout le quitter. Pendant de longues années, il avait croisé dans la rue des soldats amenés du fin fond de la Sibérie – qui n'avaient pas été au front – suspicieux et effrayés au début, pour devenir ensuite suspicieux et imbus d'eux-mêmes. Cette transformation avait son bon côté : au début, ils se déplaçaient avec leurs armes bien en vue et tiraient au hasard, par la suite, ils ne portaient plus d'armes, ils n'en avaient même plus besoin, tout le monde les évitait et ils pouvaient tranquillement piller les boutiques. Ceci jusqu'à ce que le nouveau chef ait commencé à tuer de ses propres mains ceux qui sortaient ivres ou arboraient les montres à leur boutonnière¹.

Il s'était trouvé un abri – il pensait même que c'était une cachette –, bien séparé, avec une entrée à part, de l'autre côté de la cour, il ne rencontrait donc personne, s'il le voulait. Il s'y était installé avant que dans la maison proprement dite n'emménage une activiste de la Section Spéciale, il se doutait qu'elle y travaillait, à cause de ses hautes bottes de cavalier, qu'elle portait aussi le jour où elle s'était tiré une balle dans la tête. Ce n'est pas l'ambulance qui était venue la chercher, mais le même fourgon qui allait venir le cueillir, ou un tout pareil. Il était persuadé que cette femme s'était tuée parce qu'elle avait commencé à avoir peur, cette peur à laquelle il allait bientôt échapper.

Il allait être tout étonné que son arrestation se produise si tard et que ce soit si simple. On se lève, on se dirige vers la porte, on n'a pas les mains qui tremblent, pas la poitrine serrée, on ne transpire pas, et, si on veut, on peut parler calmement, d'une voix très distincte. Si on veut. Si on ne veut pas, on ne parle pas. On écoute juste les pas qui s'approchent, il y a deux individus, l'un plus alerte, il porte de gros godillots, ses pas ont une sonorité distincte, le bois résonne autrement sous ses semelles ferrées que lorsqu'il est touché par des bottes cloutées.

1. Le *davaï tchass* (« donne ta montre ») est devenu légendaire ; les soldats russes en étaient très friands et en portaient parfois plusieurs à chaque bras.

Il va rajeunir. Il va se débarrasser du poids de nombreuses années, retrouver ainsi la mémoire vive de sa vie d'avant l'instant où il avait commencé à avoir peur.

Il avait vécu des choses extraordinaires, auxquelles il n'avait plus pensé à cause de la peur, et de la crainte que le sens de ces événements extraordinaires ne se dissipe.

Ce fut le début de sa vie à Peta. Il avait compris, plus tard, qu'il valait mieux que tout se dissipe, que tout soit perdu, oublié, plutôt que d'être découvert par ceux qui ne croient pas à l'existence de l'extraordinaire. Il était parvenu à se persuader que tous ceux qui n'éprouvent pas le moindre frisson face au mystère sont capables de n'importe quoi. Non parce qu'ils ne prendraient pas Dieu en compte, mais parce qu'ils n'ont peur de rien, pas le moindre tremblement, aucun doute, quand bien même Il existerait vraiment. Ils abordent tout et s'approprient tout avec cette indifférence de ceux qui non seulement ne savent pas, mais n'ont aucune imagination. Il savait qu'il existait des tests psychologiques spéciaux permettant de distinguer avec précision ceux qui n'ont aucune émotion ni imagination face à l'inconnu, au mystère. On recrutait les équipages des sous-marins allemands selon cette méthode. Il connaissait ces tests depuis l'époque où il était étudiant à l'École polytechnique de Vienne. La Maison des Habsbourg, qui rejetait toute forme d'extravagance, avait autorisé les experts de la Flotte impériale allemande à recruter des volontaires parmi les futurs ingénieurs, lesquels devaient réunir un ensemble de qualités dont celle d'être Allemand de naissance, ou au moins de langue maternelle allemande. Même avec l'accent tyrolien, mais de langue allemande. Il n'était pas allemand et n'avait appris l'allemand que tardivement. Il avait aussi un nom mal adapté à l'allemand courant, il s'appelait Basarab Zapa, c'était difficile à prononcer, et donc toujours écorché. Les intimes l'appelaient en souriant Basarab et les autres : Herr Tzapa. On pouvait, à la va-vite, le considérer comme un nom juif, ce qui était déjà plus familier qu'un nom roumain. Il y avait d'assez nombreux étudiants à Polytechnique provenant du duché de Bucovine, mais à ce moment-là, il était le seul Roumain. Et lorsque éclata la guerre contre la Serbie, il était resté le seul étranger. Après la mobilisation, alors qu'il travaillait à la construction de ponts et de voies ferrées, il avait

rencontré d'autres officiers d'origine roumaine dans le génie, la majorité venant du Banat, mais pas plus lui que les autres n'en faisaient cas. Son nom bizarre lui épargnait les soupçons, toujours infondés, et l'avait même mis à l'abri, quand la Roumanie était entrée en guerre aux côtés de l'Entente. Ce n'était pas vraiment un nom roumain typique, Basarab Zapa. Près de Cernăuți, à Mehala, il y avait une rue pleine de Zapa. Il venait de là lui aussi, il était né en plein centre, dans une rue proche du marché aux légumes et à la volaille. Et c'est du marché que venait l'argent de la famille, en quantité suffisante pour pouvoir le faire étudier au Lycée allemand, puis à Polytechnique. Sa famille avait la meilleure auberge de Cernăuți, pour la bonne raison qu'ils n'avaient pas d'employés. Tous ceux qui y travaillaient, de la cuisine au coup de balai, étaient des Zapa, cousins, oncles, tantes, si bien qu'ils n'avaient aucun intérêt à voler les clients. Si ces derniers avaient cessé de venir, surtout les charretiers qui emportaient ou apportaient les marchandises, toute la famille aurait subi des pertes. Mais les clients venaient, et on lui avait payé des études à Vienne, où il avait acquis son diplôme en topographie et construction des ponts. Après son diplôme, il était supposé prendre une licence d'ingénieur indépendant, mais cela ne se fit pas. Ils n'eurent plus besoin de lui envoyer de l'argent parce que, mobilisé dans l'armée K.u.K¹, avec le grade de lieutenant, directement lieutenant, sans cours ni instruction, il reçut un uniforme et une solde. Pour les repas, il allait à la popote des officiers, gratis. Comme dans leur auberge de Cernăuți. L'offensive de Broussilov en Galicie provoqua la fermeture de l'auberge de la famille et le surprit, lui, en train de réparer un petit pont de chemin de fer sous lequel ne coulait pas le moindre filet d'eau. Il fut fait prisonnier par un groupe de soldats, ils avaient l'air féroce et semblaient être les cosaques les plus sanguinaires du monde, mais il s'avéra qu'il était chanceux. C'étaient des soldats envoyés en reconnaissance, quelque chose comme des éclaireurs, des espions, qui avaient toujours besoin de prisonniers. Et la chance l'accompagna longtemps. Il s'y était tellement habitué qu'il ne remarqua pas quand elle le quitta. Cela se produisit bien plus tard, peut-être le jour même

1. Royale et impériale.

où il décida de quitter son magnifique emploi d'ingénieur en chef de la Régionale CFR¹ pour refaire le chemin jusqu'au bout du monde. Il avait fait ce chemin malgré lui, mais ç'avait été sa chance – il avait eu ainsi la vie sauve. Après avoir été fait prisonnier, il fut interné dans un camp d'officiers en Asie centrale. Bien qu'il y eût quelques milliers d'officiers, il était le seul ingénieur topographe, de plus il n'était ni allemand, ni polonais, ni hongrois. C'est encore cette chance qui lui permit d'être incorporé dans une expédition ayant pour mission d'établir, sur le terrain, une voie qui raccourcisse le trajet de l'armement anglais et américain dont les Russes avaient besoin. Les armes et les fournitures de l'Entente arrivaient sur le front de Pologne par Vladivostok, le port du Pacifique, et traversaient toute la Sibérie. Pour raccourcir le trajet, il fallait trouver une voie qui, via la vallée de Ferghana, franchisse obligatoirement la passe de Khyber, en Inde, afin d'atteindre le golfe Persique.

La voie des Russes allait vers le sud, mais lui choisit l'est, vers la vallée du Pandjchir et, de là, il pénétra dans un pays dont personne ne savait rien. Lui encore moins que les autres. Dans ce qui semblait d'abord un pays inhabité, il rencontra pas mal de gens dont la plupart n'étaient pas ce qu'ils paraissaient être. Ce pays s'appelait le Tibet. De là, il revint à Cernăuți trois ans plus tard, en ayant fait le tour de la moitié du monde.

Il était si fatigué après avoir été prisonnier, s'être évadé, avoir erré dans des montagnes qui ne descendaient jamais au-dessous des nuages et fait la route du retour jusqu'à chez lui, qu'il ne raconta jamais rien à personne. À Cernăuți, pas plus qu'ailleurs, on ne savait rien de son étrange aventure et il pensait que cela n'intéresserait personne. Les gens avaient survécu à la guerre, aux épidémies de typhus ou de grippe espagnole et ne souhaitaient que vivre cette vie qu'ils avaient préservée. Du moins, cela en avait l'air. Du moins, c'était ce qu'il croyait.

En avril 1937, il habitait dans leur ancienne maison, près de la place du Marché. De là, il n'aurait mis que vingt minutes à pied pour aller à la gare, mais chaque jour une voiture

1. Branche régionale des Chemins de fer roumains.

avec chauffeur venait le chercher, une de ces nouvelles autos allemandes, une Horch, aux ailes larges et aplaties, pour se différencier le plus possible de sa rivale plus populaire, l'Opel. Les policiers avaient des Opel, et aussi les taxis sur la place. C'était une grande maison déserte, il y avait des pièces où il n'entrait que deux fois par an, en compagnie du pape : le jour de l'Épiphanie et le jour de Noël. Il avait conservé les vieilles chaises, les armoires massives, noires pour la plupart. La maison était sombre, ce qui éveillait en lui le souvenir de ses années d'errance au Tibet, où les pièces étaient tout aussi pleines de meubles et d'obscurité. Si ce n'est que là-bas, tout sentait le rance à cause du beurre de yak. Le beurre de yak était omniprésent. On en mettait dans le thé, on s'en servait pour éclairer, ou bien il restait tout simplement à vieillir sur les étagères, mis là exprès pour nourrir les esprits de la maison.

Il vivait seul comme un ermite, il allait à l'auberge du Marché qu'il avait confiée à un gars d'Olténie¹, lequel s'y était installé avant son retour à Cernăuți. Il l'avait trouvé en train de gérer le bien d'autrui et s'était contenté d'établir des documents, afin qu'il ne lui vienne pas en tête de faire n'importe quoi ; pratiquement, il avait légalisé le fait accompli, en échange de l'obligation de lui servir ses repas gratuitement six jours par semaine. Il pensait faire une affaire, mais il se trompait. Un ingénieur en chef des CFR ne mange pas au bistrot du marché sur une table en zinc, côte à côte avec des marchands. Toujours est-il que la nourriture était bonne et autrement cuisinée que dans le reste des bistrots de Cernăuți.

C'est là, alors qu'il promenait sa cuillère dans une soupière de métal, pleine à ras bord d'un splendide bortsch à la viande de bœuf, agrémenté de crème fraîche – un délice –, que vint s'asseoir avec un sourire qui lui fendait la bouche d'une oreille à l'autre, en trench, le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, Sepp Zelenka, son ancien condisciple et compagnon de café de Vienne. C'est alors que la chance le quitta, mais il ne s'en rendit pas compte. Elle le quitta petit à petit, jusqu'à ce qu'il arrive ici, dans sa petite chambre avec entrée séparée, à l'étage d'une ancienne tour, dans une ruelle tranquille tout en étant

1. Province du sud de la Roumanie.

en plein centre, à Peta. La chance l'abandonna, mais, curieusement, à mesure qu'elle s'éloignait, il avait de moins en moins peur.

Sepp Zelenka n'était pas vraiment autrichien, il était sudète, c'est-à-dire un Allemand de Bohême. Ça n'aurait pas pu être plus compliqué. C'est la raison pour laquelle, quelques mois auparavant, Hitler avait pénétré avec ses tanks et ses motocyclettes dans le pays des Sudètes pour expliquer la situation à Monsieur l'ingénieur Sepp Zelenka – ce fut la première plaisanterie, assez viennoise, que Sepp lui servit d'emblée en riant bruyamment, de si bon cœur qu'il l'obligea à rire, lui aussi.

Il se serait attendu à tout, même à rencontrer un ancien compagnon de captivité, mais pas à l'apparition de Sepp Zelenka à l'auberge du Marché de Cernăuți, non, pas ça. Mais plus surprenante que la surprise fut la proposition que Zelenka lui fit, tout en faisant tourner à la lumière le vin du verre qu'il avait accepté après beaucoup d'insistance. Il eût été impossible de ne pas boire un verre, comme autrefois, pour une telle rencontre. Mais en réalité, ce n'était pas une rencontre de hasard, Sepp Zelenka était venu exprès pour lui à Cernăuți. Il était venu lui proposer de participer à l'expédition que la Fondation *Ahnenerbe*¹ allait organiser pour faire des recherches scientifiques (Sepp Zelenka répéta en insistant sur le mot *scientifiques*) au Tibet.

Basarab avait cligné des yeux puis secoué la tête, comme pour se réveiller et retrouver ses esprits.

– Où ça, dis-tu, au Tibet ?

Son visiteur inattendu inclina gravement le front et le regarda par en dessous. C'était le regard avec lequel il séduisait tout le monde, pas seulement les demoiselles, tous, y compris son ancien condisciple, Basarab Zapa. C'était un regard d'une sincérité renversante, au pouvoir hypnotique, d'autant plus paralysant qu'en général – c'était bien connu –, seuls les yeux noirs, d'un noir d'antracite, avaient ce don. Il ne l'hypnotisa pas, mais, comme on dit, il tira le tapis sous ses pieds. Un retour au Tibet, c'était plus qu'une tentation, c'était une

1. Il s'agit de la « Société pour la recherche et l'enseignement sur l'héritage ancestral (*Ahnenerbe*) », un institut de recherches pluridisciplinaire nazi créé en 1935.

chance unique de comprendre ce qui l'avait tant ébahi. Il aurait peut-être dû se montrer plus prudent. Comment Sepp Zelenka avait-il eu vent de son aventure de jeunesse ? Il avait peine à croire que Sven Hedin, le célèbre explorateur, le héros en chair et en os de tous les jeunes gens de l'époque, ait révélé à quelqu'un, et surtout à Sepp Zelenka, les questions et messages discrets de leur correspondance sporadique. Il avait écrit au grand explorateur sans aucun espoir, mais il s'avéra que le monde était petit, surtout pour les grands hommes comme Hedin. Celui-ci lui répondit en lui donnant une nouvelle stupéfiante : l'errance de Basarab à travers le Tibet dans les années 1918-1919 avait retenu l'attention et était gravée dans les mémoires. On se souvenait sans doute de lui parce qu'il avait parlé à Dorji Lama, qui l'avait accueilli au monastère, après qu'il s'était échappé de l'expédition russe. Ce fut la seule fois où il avait dormi sous un toit. Il avait parlé au moine de musique gelée : ça avait été sa façon de l'étonner et de le payer en retour pour ses quatre révélations. Celui-ci semblait persuadé que l'étranger aux yeux ronds et à la peau blanche, brûlée par le soleil et le vent, mais blanche, ne les communiquerait jamais à personne, car il n'avait pas à qui le faire. Il resterait *là-bas* pour toujours, pas forcément au monastère, mais *là-bas*. Et *là-bas*, ça n'intéressait personne de perdre son temps à écouter ce qui était notoire.

– Jusqu'à présent, du plus loin qu'on se souvienne, il y a déjà eu des étrangers venus en Gyatso (c'était le véritable nom de cet étrange pays – si toutefois, c'était un vrai pays !). Mais personne n'est reparti du Gyatso !

Le lama avait les yeux mouillés et clignait souvent des paupières, aussi ses pommettes étaient-elles toujours humides, elles luisaient.

– Le Gyatso n'a de limites que lorsqu'on vient de l'extérieur. Si l'on est à l'intérieur, on peut toujours marcher tant qu'on veut, on ne les atteindra jamais, tu comprends ? Si on est dedans, jamais on ne pourra mettre le pied *dehors*.

Dorji Lama ne manifestait aucune émotion en lui disant qu'il resterait toute sa vie à l'intérieur du territoire du Gyatso, tout comme au moment où Basarab lui avait révélé le « secret » de la musique et de la voix gelée, qui avait nom « disque de gramophone ».

Il n'avait pas contredit Dorji Lama ; en fin de compte, personne n'avait jamais réussi à franchir la ligne de l'horizon. C'était étonnant qu'il n'eût jamais pensé à cela. Et les quatre secrets que lui avait révélés Dorji Lama étaient vraiment restés secrets dans son esprit. Même à Sven Hedin, il n'avait jamais écrit le moindre mot sur eux, aucune allusion, rien.

Sepp Zelenka lui fit un clin d'œil en disant :

– Maintenant tu devrais nous dire comment nous rendre invisibles. Je pense que tu n'as pas oublié l'embrouille ?

Zelenka avait choisi à bon escient une expression narquoise, de celles du temps où ils couraient les brasseries, les poches presque toujours vides. L'« embrouille », c'était d'arriver à se faire servir à boire gratuitement. Il y avait cent une méthodes, chacune avec son « embrouille ». La plus radicale était de filer sans payer. Mais il fallait pour cela remplir une quantité de conditions : il fallait être bien habillé, avoir une allure présentable, sinon, on vous demandait de payer d'avance, il fallait choisir la bonne table, et qu'il y eût de nombreux clients dans la brasserie, ne pas y être connu mais sembler familier des lieux, et surtout, être capable de rester maître de soi. Il n'était pas normal que le mot « embrouille » l'ait troublé davantage que le mot « invisibles ». La véritable menace ne venait pas de la tentative de Zelenka de jouer les amis intimes, mais plutôt de l'expression, lancée un peu n'importe comment, « se rendre invisible ». *Se rendre invisible*, c'était l'un des quatre secrets confiés par Dorji Lama. Cela aurait pu être fortuit. Mais ça ne l'était pas, car Sepp Zelenka avait fait son apparition à l'auberge du Marché de Cernăuți en sachant ce qu'il voulait. Il voulait que Basarab Zapa fasse partie de l'expédition organisée par la Fondation, parce qu'il était la seule personne sur terre qui pourrait les mener droit au but. Et ce but était si important qu'il ne pouvait pas dire à Basarab : « Écoute, l'ami, il faut que tu viennes avec nous parce que nous voulons apprendre telle ou telle chose. » Pas question. Il fallait le baratiner et lui soutirer peu à peu ce qu'il y avait à savoir. Pour les questions délicates, il était impératif de se comporter avec délicatesse. C'était ça, l'école viennoise. Il en allait tout autrement à Berlin. Mais il ne pouvait pas expliquer à Zapa, là, à l'auberge, comment ça se passait à Berlin. C'eût été grotesque, tout aurait été ridicule. Dans cette auberge qui

sentait l'ail, la graisse chaude, les herbes aromatiques, tout ce qui était grave et menaçant à Berlin devenait risible, à traiter par-dessus la jambe.

En ce mois d'avril 1937, Sepp Zelenka avait fait tout son possible pour ne pas se couvrir de ridicule, bien qu'il fût particulièrement difficile de parler de choses sérieuses et assez étranges dans cette auberge du Marché sans être un peu comique. Toujours est-il qu'il parvint à convaincre Basarab d'abandonner son emploi aux Chemins de fer, son immense maison vide – tel un bateau tiré sur la terre ferme –, et sa vie plus doucereuse que douce dans la « bonne société » qu'il fréquentait de temps en temps, pour un bouleversement total de l'organisation de son existence.

Quand sa décision fut vraiment prise, Basarab envoya un télégramme, depuis le télégraphe de la gare, pour annoncer son arrivée à Berlin. Il n'avait jamais clairement dit « oui », mais les faits prouvaient qu'il n'y avait pas à y revenir. Tout d'abord, il donna sa démission. Tout le monde en resta bouche bée, son poste faisant partie des quelques rares places à ne pas dépendre des changements politiques. Et des changements, il y en avait, Dieu merci, au moins deux fois par an. L'ingénieur en chef de la Régionale CFR ne pouvait pas être remplacé d'un claquement de doigts, c'était un métier, et c'est pourquoi certains de ses collègues d'autres Régionales se permettaient de faire de la politique. Il y avait quelques légionnaires¹, il y avait un « cuziste² » en Transylvanie, deux ou trois étaient du Parti paysan. Comme il fallait bien s'y attendre, aucun n'était libéral – il n'y avait pas de raison, après avoir obtenu une position aussi rare, de frayer avec les libéraux. On marchait avec les libéraux si on voulait gagner quelque chose. Basarab n'avait jamais fait de politique et il n'éprouvait pas le besoin d'avoir des avantages supplémentaires. Ce qu'il avait lui suffisait et il pouvait se passer de tout le reste. Il n'était ni moine ni lama, il n'en avait pas les capacités, mais il ne pouvait pas non plus être comme tout le monde. Il n'arrivait pas à se rendre compte s'il était sorti du Gyatso. Il se pouvait très bien que ses

1. Membres de la Garde de fer, parti fascisant de l'entre-deux-guerres.

2. Partisan de A. C. Cuza, président de la « Ligue de Défense nationale chrétienne » qui fusionna en 1935 avec le Parti national agraire.

limites l'aient rejoint là, à la Régionale, à l'auberge, et qu'il dût les emporter où qu'il aille. Peut-être Dorji Lama n'avait-il pas connaissance de ce qu'il avait appris, lui : à savoir que les limites que l'on ne peut franchir sont flexibles, mobiles, se déplacent avec ceux qui ont pénétré dans le Gyatso. Dorji Lama connaissait la vérité sur les marges du territoire, on ne pouvait pas les franchir. Mais c'était une vérité partielle – les marges n'étaient pas fixes. Rien que pour lui dire cela, qu'il ne connaissait que la moitié de la vérité, ça valait la peine de retourner auprès de Dorji Lama. C'était ce qui l'avait poussé à envoyer le télégramme. « Christophe Colomb avait une malle pleine de clochettes en bronze. Nous, il nous faudrait un gramophone et une malle de disques en bakélite. J'arriverai à Berlin le 27 juin. Ostbahnhof, 6 h a.m. »

Il n'était jamais allé à Berlin. Zelenka l'attendait à la gare en compagnie d'un homme entre deux âges, timide, à l'ancienne. C'était l'un des directeurs de la Fondation, pas le plus connu. Avant de partir, Basarab s'était mis au courant, il avait lu tout ce qu'on pouvait trouver dans les journaux – au consulat honoraire de la rue Şaguna il y avait aussi des revues. On évoquait, ici et là, cette Fondation comme une institution courageuse et compétente. Elle avait des projets grandioses pour l'avenir. Elle s'occupait, à ce moment-là, d'études folkloriques, ethnographiques, de conservation du passé des peuples germaniques, elle éditait des livres scientifiques sur les races, les peuples, les filiations, les coutumes, les mythes et les différences. Surtout les différences, visibles ou cachées, qui finissaient par rendre les Allemands fiers, orgueilleux même, de n'être rien qu'Allemands. C'était une obsession vieille comme le monde – même les Juifs avaient une prière du matin (ou du soir ?), qui disait : « Merci, mon Dieu, de m'avoir fait homme et non femme, homme libre et non esclave, juif et non étranger. » Il avait pensé qu'il aurait dû le dire à Zelenka, à l'auberge, à Cernăuți, quand celui-ci lui avait expliqué la mission de la future expédition au Tibet, à laquelle on l'invitait avec autant d'enthousiasme. Presque transfiguré, Zelenka lui avait parlé pendant plus de trois quarts d'heure, sans se soucier de l'agitation des clients, du tintement des cuillères, des jérémiades des serveurs qui, leur petite serviette sur le bras, en veston noir, inévitablement plein de taches, passaient entre les

tables avec leurs assiettes fumantes de tripes, de goulasch ou de ragoût du boucher, calmant les derniers arrivés, déjà nerveux, avec des : « Ça vient, ça vient tout de suite. » Ses yeux gris, comme deux feuilles de sauge fanées, brillèrent à nouveau et devinrent hypnotiques. Basarab n'en éprouva aucune crainte, il connaissait les légendes qui circulaient à propos de Zelenka, faisant de lui une sorte de mage, d'homme des mystères, ils avaient bu trop de bières ensemble pour qu'il pût encore lui faire tourner la tête.

– Figure-toi que le Reichskanzler en personne (intéressant : il ne l'appelait ni par son nom ni « le Führer », comme les membres du Parti) a donné sa bénédiction. C'est une expédition grandiose, nous trouverons les racines des Germains, c'est là que se trouve la substance de la race, ils ne se sont pas mélangés, ils n'ont pas évolué, ils sont restés purs et intacts. Pour nous, tu comprends, pour nous !

Il ne lui avait pas parlé, alors, de la prière juive, il ne voulait pas mettre ce pauvre Zelenka mal à l'aise, il avait fait un si long voyage pour lui ! Mais il avait quand même lâché quelque chose :

– Ils sont peut-être purs et intacts, mais ils ont une odeur atroce. Ils puent.

Zelenka avait respiré à fond, il voulait gagner du temps, ou il était vraiment surpris.

– Ils ont certainement une grande culture, mais leur civilisation n'est pas au niveau de la nôtre. Tu savais que les dames à la cour du Roi-Soleil étaient pleines de poux ? Et elles avaient sans aucun doute une odeur, comment dirais-je, désagréable. Ce qui ne signifie pas que...

Basarab ne le laissa pas poursuivre, c'était un moment pénible, même à l'auberge du Marché.

– C'est un monde fascinant, il ne ressemble à rien de ce que tu connais. Le plus difficile, c'est de ne pas se laisser submerger par – comment dire – les surprises, l'inattendu. C'est un monde imprévisible.

Zelenka fronça les sourcils. Il prit son verre d'un geste brusque et le vida d'un trait. C'était un geste tout à fait nouveau. Puis il ajouta, sans desserrer les dents :

– Notre mission est de rendre le monde prévisible.

C'était comme si quelqu'un d'autre que lui avait parlé, quelqu'un qui ne l'habitait que temporairement.

*

C'est exactement ce *quelqu'un d'autre* qui l'avait accueilli à la gare de l'Est, Ostbahnhof, à Berlin. Il l'avait examiné attentivement, comme s'il ne le connaissait ni d'Ève ni d'Adam, pourtant il lui parlait d'un ton calme, presque en chuchotant.

– Je n'aurais jamais cru que tu aurais autant de courage, lui dit Sepp Zelenka. Après notre rencontre à Cernăuți j'avais renoncé à penser à toi comme à un camarade, comme à un « homme intrépide ».

Il avait employé l'expression qu'utilisait Hedin pour évoquer les voyageurs, les explorateurs de contrées quasi inconnues, dans les lettres qu'il n'envoyait que par « poste aérienne », par simple goût du défi, car elles arrivaient plus tard que toute autre correspondance.

À Cernăuți il n'existait pas de service postal aérien, il n'y avait même pas d'aérodrome. La réplique de Sepp Zelenka n'était qu'un avertissement, un signal, pour dire « nous savons tout sur toi, Basarab Zapa, même des choses inutiles ». Bien qu'il eût pris Zelenka au sérieux, qu'il se fût aisément imaginé qu'il ne s'agissait pas d'un jeu d'enfants – il n'est pas bon de plaisanter avec les Allemands, parce qu'ils le prennent mal ; s'il s'agit de plaisanteries, ils sont les seuls à avoir la permission ou le droit d'en faire –, sa réflexion ne l'avait pas mené assez loin pour supposer qu'on l'avait mis sous surveillance. À Cernăuți, la vie était paisible, agréable même, à défaut d'être belle, et filer quelqu'un, même l'ingénieur en chef des Chemins de fer, était tout à fait inutile. Il n'y avait rien de plus à apprendre, il n'y avait que ce que l'on voyait. Tout se savait, à Cernăuți. Et ce que l'on ne savait pas était facile à déduire. Même les adultères étaient prévisibles et personne ne montait sur ses grands chevaux pour autant. Le fait que sa correspondance ait été interceptée n'entraînait nullement dans l'ordre des choses. Il aurait dû s'en inquiéter, avoir au moins un sursaut. Pour se tranquilliser, il se persuada que ce n'étaient pas ses lettres à Sven Hedin qui avaient été ouvertes et lues, mais celles de l'explorateur, ce qui eût été assez compréhensible : Hedin était un héros,

un modèle pour la jeunesse allemande, l'archétype d'homme qu'il fallait mettre en avant: grand, blond, courageux, avec du sang-froid et un certain mépris – peut-être n'était-ce que de la supériorité – vis-à-vis de ceux qui n'étaient pas comme lui. Ça aurait pu en rester là – Hedin, c'était l'affaire des Allemands –, si Sepp Zelenka, assis à côté du chauffeur, ne lui avait pas demandé, en se retournant à moitié (alors qu'à l'arrière, le professeur timide avait à peine réussi à dire son nom, Johann Stieber, docteur Stieber) :

– Le gramophone, c'est pour Dorji Lama, n'est-ce pas ?

Il ne put répondre ni oui ni non. Il savait parfaitement qu'il était impossible que Hedin ait jamais mentionné le nom de Dorji Lama, car Hedin n'était jamais allé au Tibet. Les yeux d'un vert fané de Sepp Zelenka le fixaient, ronds, curieux, impatients. Il semblait avoir besoin d'une confirmation. D'instinct, Zapa se mit sur la défensive.

– De quelle marque, ce gramophone ? Ce serait bien de prendre un Uher ou un Philips, je crois que les autres ne marchent pas là-bas.

Zelenka haussa les sourcils, étonné, avec la même expression glaciale sur le visage.

– Et pourquoi ne marcheraient-ils pas ?

Il inventa sur-le-champ une raison ahurissante.

– À cause des basses pressions. Là-bas, même l'eau bout plus rapidement, mais la viande reste dure, à cause de la pression atmosphérique.

Zelenka marmonna quelque chose, mais ne fit aucune objection explicite, ce n'était pas lui, mais son hôte qui avait voyagé dans ces contrées. Le professeur Stieber se contenta d'un petit sourire, complice en quelque sorte, la raison donnée par Basarab Zapa était une bêtise et il ne comprenait même pas le pourquoi de la question de Zelenka: après tant d'années, il était fort probable qu'aucun de ceux que Zapa avait connus au Tibet ne soit encore en vie. Pour diverses raisons, mais la plus vraisemblable était que l'espérance de vie n'y dépassait pas quarante-deux ans. C'était scientifiquement établi et il ne doutait pas des faits scientifiquement constatés.

Le professeur Stieber n'était nullement intéressé par l'expédition projetée. Encore moins enthousiasmé, comme Sepp Zelenka et ses comparses, qui n'étaient que des amateurs. La

Fondation s'était soudain développée avec l'arrivée de cet ingénieur qui donnait l'impression de s'y connaître en ethnographie et surtout en anthropométrie, domaine si délicat et révolutionnaire que même des savants à la longue expérience n'y comprenaient pas grand-chose, et que dire alors d'un ingénieur de Vienne ? Stieber était un professeur de la vieille école, mais il avait un sens aigu de la réalité immédiate. Il ne comptait pas s'opposer à l'enthousiasme général, d'autant que cet enthousiasme enflammé faisait rentrer des fonds. Sans argent, la Fondation n'aurait été qu'un ramassis de savants, ayant des ambitions mais pas de moyens. L'Allemagne regorgeait de clubs, sociétés et instituts nourrissant projets et ambitions, certains réellement émouvants par leur nouveauté et leur hardiesse, mais, tout le monde le sait, sans argent, on ne bouge même pas le petit doigt. Et quand les subventions, les fonds, les bourses commencèrent à faire leur apparition, on vit que tout allait à des amateurs, à ceux pour qui la science, la recherche en tous domaines n'étaient pas seulement mises au service de la politique, du pouvoir – ce qui s'est toujours fait –, mais étaient carrément inspirées et dirigées par la politique et le pouvoir. L'arrivée de Sepp Zelenka à la Fondation ressemblait à une apparition simultanée du diable et du bon Dieu dans les projets de celle-ci. Ce ne fut pas une pluie d'argent qui leur tomba dessus, mais tout de même quelques bons sacs, et d'un coup l'*Ahnenerbe* ne fut plus l'une de ces centaines d'associations idéalistes, mais une institution *d'importance stratégique*. C'est ainsi, d'ailleurs, que le discours de Sepp Zelenka avait commencé : « Je suis venu ici, car c'est le moment de nous rendre compte ensemble de *l'importance stratégique* de la Fondation. » Un instant, Stieber, professeur émérite d'anthropométrie, avait été désarçonné. Le nouveau venu, qui ressemblait davantage à un pilote d'avion ou de voiture de course qu'à un homme de science, avait des gestes nerveux mais précis, et son visage zébré d'une cicatrice pâle, souvenir d'une vie d'étudiant romantique, ne laissait paraître aucun signe d'émotion. Il fut décontenancé parce qu'il avait été fait référence non à *l'activité*, mais à *la Fondation*. C'était un signe certain d'amateurisme. Les professionnels s'intéressent à ce qu'ils font, non à ce qui se voit. L'annonce de Zelenka concernant l'expédition scientifique au Tibet persuada tout

le monde que ça valait la peine de se marier avec le diable si celui-ci vous donnait la clé de la porte de Dieu. Une expédition au Tibet, aucun spécialiste d'ethnographie ou d'anthropométrie ne pouvait se l'imaginer, encore moins la refuser. Avant la guerre, personne ne pensait pouvoir arriver au-delà de la Mésopotamie. La voie ferrée Berlin-Bagdad admettait bien quelques archéologues. Mais au-delà... C'est ainsi que Sepp Zelenka ouvrit une porte et lança une invitation qui ensorcela tout le monde. Même lui, Johann Stieber, homme méticuleux et sceptique. Il avait tenté d'y voir clair, de trouver des preuves que tout cela n'était qu'une farce. Le ministère de la Propagande voulait juste se servir du prestige de la Fondation : le projet présenté par Zelenka avait été rendu public non seulement dans les pages du *Völkischer Beobachter*¹, mais amplement repris et débattu avec photos, données historiques et suppositions assez fantaisistes, par presque toutes les revues hebdomadaires illustrées, de ce qu'on appelle communément la presse grand public et de divertissement. Or la Fondation avait une vocation scientifique. Il n'était pas de bon ton de discuter de choses sérieuses comme l'indice céphalique ou les différences entre dolichocéphales et brachycéphales, l'épicanthus ou le prognathisme, dans des revues féminines ou dans celles ridiculement inspirées de la presse américaine qu'on appelait *magazines*. *Magazine*, ça faisait penser à magasinage, à un dépôt, et c'était précisément ce qu'étaient ces revues, un dépôt de curiosités, de ragots et de bagatelles. Cela avait tout d'une extravagance de communiquer aux lecteurs de feuillets des informations scientifiques et des projets d'envergure, même s'ils avaient une part de mystère, comme cette expédition projetée sur les flancs de l'Himalaya, de faire de la Fondation un centre d'intérêt pour le dernier des bouchers. Aux yeux de Stieber, cette publicité constituait un argument sérieux pour se distancier de la force de persuasion que Zelenka exerçait sur le comité scientifique de la Fondation. Ce n'était qu'un caprice d'amateurs, tout comme les théories surprenantes sur la concavité de la Terre ou celles de la transmutation des éléments qui pourrait être réalisée par la simple décantation de l'eau, répétée à l'infini. Mais s'il se trouvait des sommes pour

1. Publication officielle du parti national-socialiste.

financer un vol au pôle Sud afin de démontrer que nous vivons tous à *l'intérieur* de la sphère et non à l'extérieur, pourquoi ne pas consacrer quelques milliers de marks à une expédition au Tibet ? Le professeur Stieber, embarrassé, pensait qu'il devait déjà s'estimer satisfait que Zelenka ne soit jamais venu à la Fondation en uniforme, quel qu'il fût, et que, si exaltées que fussent ses idées, son projet avançât à vue d'œil. La preuve en était la présence auprès de lui de cet étrange ingénieur de Roumanie, aux vagues effluves de transpiration et de tabac. Pour Johann Stieber, la Roumanie était aussi inconnue que le Tibet et peut-être tout aussi lointaine.

La voiture ralentit, c'était au croisement de Schiller et Friedrichstrasse, le soleil commençait à chauffer à travers la glace et Basarab Zapa avait eu soudain sommeil. Les yeux fermés, des cercles colorés jouant sur ses paupières, il entendit les pas d'une patrouille courant sur le trottoir et quelques cris : « *Halt !* » La suite normale aurait été des coups de feu.

Ce jour de juin 1937, à Berlin, personne n'avait tiré, les passants avaient coopéré en faisant un croche-pied à l'homme qui courait de façon absurde, sans aucune chance, dans l'une des rues les plus élégantes de la capitale du Reich allemand. C'était une bêtise de courir en pensant s'échapper. L'idée de pouvoir se sauver était peut-être plus stupide encore que celle de courir. C'est pourquoi la patrouille ne s'excitait guère, satisfaite, aurait-on dit, de trotter bruyamment, de crier aussi fort que possible et d'être menaçante. Le reste, c'étaient les passants, les hommes de la rue, les citoyens qui le faisaient. La rue était propre, les vitrines brillantes, toute la ville était splendide, ou en donnait l'illusion, comparée à Cernăuți où la chose la plus désagréable était les trous dans la chaussée sur lesquels butaient les attelages et les automobiles, tout comme avait trébuché, sous ses yeux, l'homme corpulent à l'allure de fonctionnaire, vêtu d'un vieux costume rayé tout à fait impropre au lieu et à l'heure. Il était étalé sur le ventre, les jambes écartées, et un jeune avec un brassard lui pinçait la nuque comme à un chat. Bizarrement, l'homme n'était pas rouge, congestionné comme aurait dû l'être tout homme entre deux âges qui a couru désespérément sur quelques dizaines de mètres, il était pâle. Il était tellement pâle qu'il avait l'air plus gris que le trottoir. Il semblait mort, mais il ne l'était pas,

car il clignait des yeux de temps en temps. Le jeune homme le tenait fermement en lui tordant le cou, lui collant le visage à la bordure du trottoir.

– Dachau, dit Sepp Zelenka. Il va certainement atterrir à Dachau.

Puis Basarab Zapa entendit distinctement les pas lourds de la patrouille approcher.

Ils ne croiront pas que la porte n'est pas fermée à clé.

Deux coups de poing contre le panneau et un cri étonnamment flûté: « Ouvrez, milice ! »

Même s'il avait voulu ouvrir, il n'y serait pas parvenu. La porte sortira de ses gonds sous les coups massifs de talons de bottes. Deux sous-officiers, l'un le pistolet à la main, l'autre essuyant la poussière et la sueur de son front et ses joues, se précipiteront dans la chambre. Il n'aura pas peur, en revanche, eux, oui. Il s'en rendra compte immédiatement à leur odeur. Ils sentiront la peur, une odeur âcre. Ce sera un instant difficile, les personnes qui ont peur sont imprévisibles et choisissent toujours des solutions catastrophiques. S'ils lui tirent dessus, ce ne sera pas grave en un tel instant: la porte enfoncée leur en donnera le droit, et ils auront été obligés de la forcer. La force justifie tout.

Il était certain d'avoir de la chance et sa chance viendrait du troisième homme qui allait entrer. Ce sera le chef. L'homme qui le cherchait depuis longtemps, qui savait presque tout de lui et estimait l'heure venue. Il n'entendra pas ses pas, car les chefs, eux au moins, respectent les règles. Une descente de police, une arrestation, se fait avec des chaussures spéciales, aux semelles en caoutchouc. Les sous-officiers étaient friands de ferraille et de clous. Pas les officiers. Le chef aura la démarche légère comme s'il ne touchait pas le sol, il pourrait même marcher sur l'eau. Il aura sans doute une voix de baryton, soignée, empreinte d'une sorte de douceur, cette douceur qu'ont les cavaliers pour leurs montures quand ils les calment en leur tapotant le garrot: « Tout doux, calme-toi, tout doux. » Le chef dira aux sous-officiers « rengainez vos armes, tout va bien, sergent » et les appellera par leur nom. C'est une astuce intelligente, chère aussi aux Allemands: en appelant quelqu'un par son nom, on en prend le contrôle, le soldat sait qu'il est sous la responsabilité de quelqu'un. Et

c'est ce que veut le soldat, ne pas avoir à décider, ne pas être celui qui répond. Le chef demandera :

– Êtes-vous le dénommé Zapa Basarab ?

Toute douceur disparaîtra, et lui, il restera assis à la table, près de la fenêtre.

Acquiescement. Il était Basarab Zapa.

– Né à Mehala, URSS ?

Il éprouvera le besoin de rectifier.

– Mehala, duché de Bucovine, empire d'Autriche-Hongrie.

Le chef le regardera par en dessous, il supposera peut-être qu'il veut se moquer de lui. Il raillait et ne raillait pas, ce qu'il disait était vrai, mais ça n'intéressait plus personne.

– Études supérieures à l'École polytechnique de Vienne, ingénieur, n'est-ce pas ?

Basarab grommellera :

– Ingénieur. J'ai été ingénieur des Ponts et Chaussées. Maintenant, je ne le suis plus.

– Maintenant, tu es arrêté, citoyen Zapa. Emmenez-le.

Ils vont l'emmener sans le bousculer, en le soulevant, en le tenant par les coudes. C'était une des méthodes, la plus rarement employée, car, d'habitude, les personnes arrêtées se rebiffaient.

Basarab Zapa pouvait se défendre, s'échapper. Il pouvait devenir invisible. Ou bien il pouvait créer tout autour de lui une obscurité parfaite. Il pouvait aussi bondir hors de leurs pattes à la vitesse de l'éclair. Il avait encore trois ou quatre autres moyens de sortir de sa petite chambre sans en être entravé par les trois individus qui ignoraient totalement à qui ils avaient affaire. Il pouvait fuir, s'échapper – cela faisait des années qu'il fuyait, il s'en était même tiré jusque-là, et l'avait fait parce qu'il avait peur. Mais maintenant, il ne craignait plus rien, il serait tranquille, calme aussi bien à l'intérieur que dans ses gestes, il suffisait qu'il ne résiste pas. S'il se débattait, s'opposait, ils deviendraient plus forts et, surtout, ils se réjouiraient, ce serait la meilleure preuve et la plus simple que ce qu'ils faisaient était justifié. Que ce qu'ils faisaient était juste. Mais, avant tout, ils auraient du plaisir à le rouer de coups, car on n'a même pas envie de taper sur une chiffonnette. Taper sur celui qui se rebelle, en lequel on sent une force qui refuse, oui, là, on tape de bon cœur. Ça vaut le coup de le

réduire en bouillie, comme il convient d'égorger le cochon, parce qu'il crie et se débat. Il ne fuira pas, il ne s'échappera par aucune des voies qu'*il connaissait*, parce que c'étaient des secrets dont on ne pouvait parler et que l'on ne pouvait utiliser face à ceux qui n'avaient aucune règle, qui ne respectaient aucune loi, si intelligents ou futés qu'ils fussent. Le regard du chef lancé par en dessous – c'était indubitablement le chef –, son bref sourire, une amorce, du coin des lèvres, le fait qu'il n'insistera pas sur la localisation de Mehala en URSS, comme prévisible, le persuadera que cet homme est intelligent. Voire très intelligent et sûr de lui, puissant même. Mais cela ne voulait pas dire qu'il aurait pu lui révéler une part des secrets qu'il gardait dans son esprit depuis des dizaines d'années. Il ne les avait divulgués à personne, pas plus à Sepp Zelenka qu'à quiconque. Pourquoi le ferait-il ce jour-là ?

La vérité ne peut être dite, car personne ne peut la comprendre.

Ce fut le premier des secrets qu'il apprit après sa rencontre avec Dorji Lama. Il ne pouvait dévoiler à cet inconnu aucun des secrets du Gyatso, parce que, jusqu'à cet instant, il n'aurait pas même pu en dire le nom. L'officier – en civil, mais officier – devinera sa pensée. Basarab le regardera en tournant la tête tandis qu'ils l'emmèneront avec soin sur le trottoir exigu, il se laissera aller lourdement, mollement, et fera jurer les deux sous-officiers entre leurs dents: « Foutu bandit de mes deux ! » Et pendant la fraction de seconde où il regardera le chef, il verra si celui-ci est satisfait ou non. S'il était satisfait, il craignait d'avoir peur à nouveau. La peur, celle-là même à laquelle il pensait avoir échappé, s'emparera de lui.

*

Il avait des raisons d'avoir peur, car presque tous les événements de sa vie ne s'étaient pas passés comme il l'avait d'abord imaginé. Ils ne l'ont pas arrêté là-haut, dans sa petite chambre, mais dans la rue, quand il faisait nuit, et par surprise.

La peur dont il pensait s'être débarrassé l'envahit de nouveau, à l'instant où il entendit les bouteilles se briser contre le bord du trottoir. Il avait un filet dans lequel il mettait les bouteilles vides qu'il trouvait. Il pouvait aussi collecter des clous, il y en avait autant que de bouteilles. Mais on ne pouvait

pas vendre des clous comme les bouteilles. Celles-ci, on les lavait à la borne-fontaine, on grattait l'étiquette collée dessus avec une colle infecte et on les vendait.

Il lâcha le filet en sentant les doigts vigoureux des agents s'enfoncer sous ses omoplates. Le son des débris de verre couvrit la voix un peu rauque de celui qui, plus tard, lui dirait être « Neculai Crăciun¹, celui qui fait deux fois des cadeaux », une voix qui lui demandait s'il était Basarab Zapa, né à Mehala, URSS. La question posée exactement comme il s'y attendait, et surtout les mots suivants, vraiment tous, identiques à ce qu'il attendait, à ce qu'il avait imaginé, c'est ce qui l'effraya pour de bon. La crainte dans laquelle il avait vécu si longtemps était revenue.

Elle était revenue, parce que Neculai Crăciun n'était pas un officier ordinaire, et il espérait s'en libérer, car lui non plus, Basarab Zapa, n'était pas un petit vieux ordinaire, malgré ses efforts pour en avoir l'apparence. Mais il ne pouvait absolument pas se servir de ses secrets pour en avoir l'apparence. Tout comme il n'aurait pas pu s'en servir s'il avait été arrêté à la maison. En fin de compte, c'était pareil : être arrêté à la maison ou dans la rue, à Peta ou à Bucarest, n'importe où. Ce n'était qu'un jeu intérieur : si on avait peur, c'était comme d'être arrêté. Et lui, il eut peur de nouveau, dès l'instant où ils le touchèrent de leurs doigts vigoureux et professionnels. Il savait que ce n'était pas à eux qu'il devait échapper, mais à sa propre peur. Ce qui était peut-être plus difficile qu'une évasion, une fuite. Et d'ailleurs, où fuir ? Si l'on fuit, ils ont toutes les raisons de vous poursuivre, de vous rattraper. Il se laissa aller mollement, se fit traîner, soutenir par les coudes. La voiture était tout près. Mais ce n'était pas le fourgon, ni une Pobeda² déglinguée. Avant d'arriver à la voiture, il ne put s'empêcher d'uriner, sentant le liquide chaud couler le long de sa jambe.

L'adjudant, à sa droite, se rendit compte trop tard de ce qui se passait. Ils étaient à mi-chemin et la banquette arrière,

1. Jeu sur le nom de l'officier : Neculai, c'est-à-dire Nicolas (on fait des cadeaux aux enfants à la Saint-Nicolas), et Crăciun, en roumain « Noël », autre occasion de faire des cadeaux.

2. Voiture soviétique produite après la Seconde Guerre mondiale et jusqu'en 1958.